

UN

*L'été 1899 ; Nilofer rentre chez elle après une absence forcée ;
l'exil de Youssouf Pacha ; Iskander Pacha a une attaque d'apoplexie.*

LES MYTHES L'EMPORTENT TOUJOURS SUR LA vérité dans les histoires de famille. Il y a dix jours que j'ai demandé à mon père pourquoi, quelque deux cents ans plus tôt, notre illustre aïeul, Youssouf Pacha, est tombé en disgrâce et a été prié de prendre le chemin de l'exil sur ordre du Sultan à Istanbul. Mon fils, Orhan, pour qui j'avais posé cette question, était assis timidement près de moi, jetant un coup d'œil furtif à son grand-père, qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Lorsqu'on revient ici après une longue absence, en ayant parcouru les chemins tortueux parmi les vertes collines, la confusion des souvenirs s'impose intensément à l'esprit et il est très difficile de ne pas penser à Youssouf Pacha. Voilà le palais où il s'exila et sa fragile beauté intemporelle ne manque jamais de m'émouvoir. Enfants, nous arrivions souvent d'Istanbul dans la chaleur poussiéreuse et suffocante du soleil d'été, mais bien longtemps avant nous sentions la brise fraîche sur notre peau, le signe

que la mer avait déjà éveillé nos sens. Nous savions que le voyage toucherait bientôt à sa fin.

C'est Youssouf Pacha qui avait donné des instructions à l'architecte pour qu'il trouve un endroit reculé, mais pas trop éloigné d'Istanbul. Il avait souhaité que la demeure soit érigée aux confins de la solitude, tout en restant accessible à ses amis. Son emplacement serait le reflet de la punition qu'on lui avait infligée. Elle serait à la fois très proche et très loin du théâtre de ses exploits dans la vieille ville. C'était la seule concession accordée aux conditions qui lui avaient été dictées par le Sultan.

La disposition de la demeure est celle d'un palais. Malgré quelques compromis, l'édifice en lui-même représentait un défi. Comme un message que Youssouf Pacha aurait envoyé au Sultan : bien sûr, j'ai été chassé de la capitale de l'Empire, mais jamais je ne changerai mon train de vie. Et lorsque ses amis venaient en résidence, on aurait pu entendre leurs éclats de voix et leurs rires au palais, à Istanbul.

On planta une multitude d'abricotiers, de noyers et d'amandiers afin de se prémunir contre cet exil tout en protégeant la maison des tourmentes qui annonçaient toujours la venue de l'hiver. Chaque été, du plus loin qu'il m'en souvienne, nous nous amusions à l'ombre de leurs frondaisons ; nous jouions, riions, proférions des jurons tout en nous taquinant les uns les autres comme le font souvent les enfants lorsqu'on les laisse livrés à eux-mêmes. Le jardin, dans sa partie la plus reculée, derrière la maison, était un havre de paix, et sa quiétude encore plus grande quand la mer au loin était déchaînée. Nous nous y réfugiions pour nous détendre

et respirer à pleins poumons la brise enivrante du matin, après notre première nuit dans la maison. La magie du palais de Youssouf Pacha se substituait à l'insupportable ennui de l'été à Istanbul. Je n'avais pas trois ans lorsque j'y vins pour la première fois, et je me souviens encore très clairement de ce jour-là. Il pleuvait et j'en étais toute tracassée car la pluie allait tremper la mer.

Il y avait bien d'autres souvenirs. Des souvenirs pleins de passion. Des souvenirs pleins d'inquiétude. Le tourment et le plaisir des instants dérobés aux rendez-vous nocturnes. Le parfum de l'herbe, la nuit dans l'orangerie, qui apaisait le cœur. C'est là que j'ai donné mon premier baiser au père d'Orhan, « cet affreux, ce famélique Dmitri, inspecteur de grec ancien à l'école de Konya », comme le désignait ma mère, avec cette expression austère empreinte d'intransigeance qui durcissait tant son regard. Qu'il fût grec était déjà préjudiciable, mais ses fonctions d'inspecteur des écoles rurales le rendaient encore plus méprisable. C'est cet amalgame qui la contrariait tant. Elle s'en serait souciée comme d'une guigne si Dmitri avait appartenu à l'une des familles les plus influentes de Phanariotes dans la vieille Constantinople. Comment avait-il été possible que sa fille unique jette un tel discrédit sur la famille d'Iskander Pacha ?

Cette attitude n'était pas monnaie courante chez elle. Jamais elle ne s'était préoccupée de notre arbre généalogique. En fait, elle avait pensé à un autre parti pour moi. Elle aurait adoré que je me marie avec le fils aîné de son oncle Sifrah. J'avais été promise en mariage à mon cousin peu après ma naissance. Et cette femme, la plus douce et la plus affable au monde, était sortie de ses gonds,

débordante de rage et de frustration, à l'écoute de la nouvelle que je voulais me marier avec un moins que rien.

C'est Zeynep, ma demi-sœur déjà mariée, qui lui révéla que le cousin qu'elle voulait me voir épouser n'éprouvait aucune inclination pour les femmes, pas même comme instruments de procréation. Zeynep inventa une histoire de toutes pièces. Elle émailla ses propos de tant de grossièretés dans ce qu'elle évoquait que ma mère estima que ses allusions impudiques étaient peu recommandables pour les oreilles d'une jeune fille. Zeynep attribuait à mon cousin des desseins si noirs et si lascifs qu'à la fin, on dut me faire sortir de la pièce.

Plus tard, ce même jour, ma mère se repentit amèrement tout en m'embrassant et me cajolant. Zeynep l'avait convaincue que notre pauvre cousin n'était qu'un monstre sans pitié et ma mère se répandait en larmes, se reprochant d'avoir voulu forcer sa fille unique à s'unir à une bête aussi dépravée, et qu'elle aurait pu être la cause de mon malheur pour le restant de mes jours. Bien sûr, je lui pardonnai et nous plaisantâmes sur ce qui aurait pu advenir. Je ne suis pas sûre qu'elle ait jamais découvert que Zeynep avait tout inventé. Lorsque mon pernecieux cousin tomba malade lors d'une épidémie de fièvre typhoïde pour très vite en mourir par la suite, Zeynep jugea plus prudent de lui cacher la vérité. Cela eut pour effet un malencontreux incident. À Smyrne, lors des funérailles de son neveu, à la grande consternation de mon oncle Sifrah, ma mère ne parvint pas à montrer le moindre signe de chagrin et lorsque je me forçai à verser quelques larmes elle me jeta des regards incendiaires et stupéfaits.

Mais tout cela appartient au passé. La vérité la plus importante pour moi c'était qu'après neuf années d'exil, j'étais de retour chez moi. Mon père m'avait pardonné ma fugue. Il voulait voir mon fils. Et moi, je voulais voir la Femme de Pierre. Pendant ma jeunesse, ma sœur et moi avons trouvé une cachette parmi les grottes tout près d'une pierre séculaire qui avait dû être dans le temps une statue de déesse païenne. Elle donnait sur les vergers d'amandiers derrière notre demeure et, lorsque nous l'observions à une certaine distance, elle avait plutôt l'apparence d'une femme. Elle dominait la petite colline, entourée de ruines et de rochers. Elle ne représentait ni Aphrodite, ni Athéna. Elles, nous les aurions reconnues. Celle-ci portait la trace d'un voile mystérieux, qui n'était visible qu'au coucher du soleil. Son visage demeurait caché. Peut-être, avait hasardé Zeynep, était-ce une déesse locale, oubliée depuis longtemps. Peut-être le sculpteur impatient avait-il bâclé son œuvre. Peut-être les Chrétiens devenaient-ils menaçants et que les circonstances avaient contraint l'auteur à changer d'inspiration. Peut-être n'était-elle pas une déesse du tout, mais plutôt une première image sculptée de Marie, la mère de Jésus. Toujours est-il que jamais nous ne pûmes tomber d'accord sur son identité, aussi devint-elle la Femme de Pierre. Enfants, nous avons l'habitude de nous confier à elle, de lui poser des questions très personnelles, d'imaginer ses réponses.

Un jour, nous découvrîmes que nos mères, nos tantes et leurs servantes faisaient de même. Aussi avons-nous l'habitude de nous cacher derrière les rochers pour écouter la litanie de leurs malheurs. C'était la seule façon pour nous de savoir ce qui se